

RECHERCHE FÉMINISTE, ADOLESCENTES ET SEXUALITÉ : UNE RELATION AMBIGUË

par **Caroline Caron**, Ph.D.
Professeure adjointe
Département des sciences sociales
Université du Québec en Outaouais
caroline.caron@uqo.ca

Cette communication a été présentée le 27 août 2015, à la table ronde
« **L'éducation à la sexualité des adolescentes** »,
organisée par le Conseil du statut de la femme (CSF) dans le cadre du
7^e Congrès des recherches féministes dans la francophonie
Université du Québec à Montréal (UQÀM) <http://cirff2015.uqam.ca>

Pour citer cette communication :

Caron, Caroline (2015) « Recherche féministe, adolescentes et sexualité : une relation ambiguë ». *7^e Congrès international des recherches féministes dans la francophonie*. Université du Québec à Montréal, 27 août 2015.

Résumé. Cette communication cible un problème récurrent dans la recherche féministe sur la sexualité adolescente : le traitement de la sexualité en termes de dangerosité, de risque et de maladie. Cette relation négative à la sexualité occulte le désir féminin et crée un contexte favorable à la condamnation des modalités d'expression de la sexualité chez les adolescentes. Quelles sont les conséquences de ce problème ? Et pourquoi tant de tabous autour du plaisir et du désir féminins ? Même en adoptant une approche inclusive des voix des adolescentes, le risque demeure présent de nier le statut de sujet sexuel des adolescentes et de verser dans la moralisation ou la pathologisation. Or, cette incapacité de traiter la sexualité en termes positifs ne se pose-t-elle pas en contradiction au projet d'émancipation porté par le féminisme ? En soulevant le caractère ambigu de la relation entre féminisme, sexualité et adolescence, cette intervention vise moins la polémique que l'identification des malaises, des inconforts, des dilemmes et des ambivalences qui jalonnent la réalisation de travaux féministes sur des thématiques liées à la sexualité.

Je remercie le CSF d'accorder un espace à la recherche féministe en communication pour réfléchir à un sujet qui paraît, à première vue, relever principalement de la sexologie, de l'intervention jeunesse et des pratiques formelles d'éducation. Je pense que la recherche féministe en communication peut apporter des éléments de réflexion complémentaires à la discussion d'aujourd'hui de par la conceptualisation de la sexualité qu'elle préconise, qui est radicalement différente de celle offerte par la psychosexologie.

Par contrainte de temps, je ne citerai que peu d'auteur.e.s dans ma présentation, pour me concentrer sur les résultats de ma recherche publiée aux Presses de l'Université Laval en 2014 (Caron, 2014). Pour donner brièvement une idée du champ intellectuel où loge ce travail de recherche auquel j'ai consacré plusieurs années, je dirai toutefois que parmi mes inspirations, on retrouve des auteures telles Michelle Fine, qui a publié en 1988 un article très influent aux États-Unis intitulé « The missing discourse of desire », lequel analysait un point aveugle des programmes d'éducation sexuelle, ainsi que des auteures telles Carole Vance, Anita Harris, Celia Kitzinger et Sue Wilkinson. De manière générale, mon travail s'inscrit dans le courant des *Girls' Studies*, un courant de la recherche féministe très dynamique dans l'espace anglosaxon (États-Unis, Angleterre, Australie, Canada anglais), mais encore peu développé dans les espaces francophones de la recherche féministe.

L'argument que je défends dans cette présentation est à l'effet que la recherche féministe entretient un rapport ambigu à la sexualité adolescente, à la sexualité des adolescentes en particulier, et que cette ambiguïté n'est pas accidentelle, mais plutôt produite par des analyses féministes qui négligent de considérer l'âge comme une catégorie de différenciation sociale qui s'articule aux rapports sociaux de sexe. Je vais plaider que cette aporie analytique ne tient pas seulement à ce que j'ai appelé « l'impensé de la subjectivité sexuelle adolescente » dans la théorie féministe, mais aussi, sur des rapports affectifs, réels et imaginés, que les adultes entretiennent avec les enfants et les adolescents. Ce rapport ambigu qui est au centre de ma présentation participe selon moi au maintien de rapports diviseurs et asymétriques entre les catégories « femme » et « adolescente » qui ont pour effet de limiter notre regard et notre imagination : les adolescentes sont imaginées comme des femmes en devenir plutôt que des sujets au présent.

L'approche féministe poststructuraliste de la communication que j'adopte dans mes travaux ne conçoit pas la sexualité comme un ensemble de comportements pouvant être analysés comme une réalité objective. Plutôt, cette approche examine comment les institutions, les pratiques professionnelles et les pratiques sociales liées au domaine de la sexualité produisent la sexualité comme réalité sociale. Étudier la sexualité adolescente à travers cette vision discursive du social accorde donc moins d'importance aux pratiques et aux actes sexuels en tant que tels, pour accorder davantage d'importance au contexte social, culturel et politique qui confère un sens aux actes et aux comportements sexuels dans une conjoncture sociohistorique donnée. Il s'agit donc, dans cette approche, d'examiner comment le langage et les systèmes de signification participent à la production sociale et culturelle de la vérité du sexe qui, en retour, informent la manière dont la société et ses membres interprètent et fons sens du domaine de la sexualité. Bref, cette approche communicationnelle et culturaliste conçoit la sexualité comme un processus social institutionnalisé, comme un discours traversé par des rapports de pouvoir qui se matérialise dans des actes discursifs et des pratiques régulatrices qui agissent sur les corps.

Dans mon ouvrage *Vue, mais non entendues. Les adolescentes et l'hypersexualisation au Québec*, je n'ai donc pas cherché à examiner le comportement sexuel des adolescentes, dont on a fait grand cas dans la province de Québec au tournant des années 2000 et de manière plus intense

entre 2003 et 2006. Plutôt, j'ai voulu traquer les instances énonciatrices où le problème de l'hypersexualisation a été formulé afin de pouvoir identifier quels étaient les acteurs engagés dans la formulation de ce discours. Par instances énonciatrices, je fais référence, par exemple, aux reportages diffusés à la télévision, aux articles de presse publiés dans les grands quotidiens québécois, aux conférences publiques données par des experts du milieu scolaire et de la psychosexologie, à des rapports de recherche gouvernementaux et des politiques publiques.

Mon analyse a mis en lumière que les acteurs du milieu scolaire et de l'intervention psychosexologique ont été à l'avant-plan de la construction sociale de l'hypersexualisation et que leur langage avait produit des sujets genrés indociles pour lesquels il paraissait alors légitime de réclamer l'intervention régulatrice de l'État (programmes d'éducation sexuelle à l'école, qui avaient alors été retirés des programmes obligatoires, et mesures coercitives dans les écoles via l'autorité des directions scolaires). Sexologues, éducateurs, directeurs d'école, commentateurs et journalistes ont ainsi produit et diffusé, dans l'espace public et médiatique franco-québécois, une vision de la sexualité féminine adolescente en tant que « trouble social ». Les « petites filles sexy », les lolitas, les « Nombriels », bref, celles qu'on a désignées comme étant « trop jeunes pour être sexy », ont été dépeintes, à travers ce vocabulaire, comme une nuisance publique. Sans cesse on a répété que leur présence dans les écoles secondaires semait le trouble, car leurs corps trop dévoilés compromettaient, disait-on à l'époque, la « neutralité sexuelle » du territoire scolaire.

En présumant que le territoire scolaire était « neutre » lorsque la nudité des corps féminins n'était pas visible, on a associé les adolescentes à la sexualité et on a assimilé les garçons à la neutralité, ce qui constitue un biais hétérosexiste. On peut se demander comment cette conception faussement neutre et hétérocentrée du territoire scolaire et de l'espace social des adolescents biaise la manière même dont on a envisagé jusqu'ici l'éducation à la sexualité dans les politiques publiques et dans les pratiques d'enseignement et d'intervention en milieu scolaire. On pourrait même aller plus loin et nous demander, par exemple, si l'absence d'analyse critique pose le risque de reconduire un archétype de relations hommes-femmes où la femme est construite (seulement) comme l'objet du désir masculin hétérosexuel. De plus, en quoi, en tant que modèle de référence implicite, le couple hétérosexuel, qui se profile dans le discours sur

l'hypersexualisation au Québec et dans nombre de discussions sur l'éducation sexuelle, fait-il place ou opprime-t-il les subjectivités homosexuelles, bisexuelles, et transgenres ? Plus encore : qu'est-ce qu'une fille ? *Qui* est une fille ? N'aurions-nous pas intérêt à interroger davantage cette catégorie sociale que nous avons tendance à tenir pour acquis ?

La construction discursive de la sexualité féminine adolescente à travers le discours sur l'hypersexualisation est traversée par le genre, l'âge, la classe sociale et la norme hétérosexuelle. Elle a d'ailleurs légitimé la solution que la plupart des acteurs et des écoles ont privilégiée : les uniformes scolaires et le resserrement des codes vestimentaires dans les écoles primaires et secondaire pour « effacer » la visibilité du corps sexué des adolescentes sur le territoire scolaire. Dans les entrevues que j'ai menées avec des adolescentes québécoises, elles ont été nombreuses à exprimer leur frustration devant le fait que « les gars eux-mêmes, ils peuvent s'habiller comme ils veulent sans avoir de problème avec la direction scolaire, alors que les filles, elles se font punir pour le moindre petit bout de peau qu'elles dévoilent » (je résume ici de manière approximative les propos recueillis lors d'entrevues et groupes de discussion menés en 2007).

Je pose donc la question suivante : **une éducation sexuelle égalitaire, positive et émancipatrice** peut-elle surgir sans analyse ni remise en question du climat et de l'environnement hétérosexiste qui imprègnent l'École, comme institution sociale, et la culture scolaire, en tant qu'espace vécu de l'expérience des adolescent.e.s et des rapports disciplinaires entre élèves et enseignant.e.s ?

Mon constant est que le discours de l'hypersexualisation a joué au Québec un rôle de régulation morale et sexuelle qui s'inscrit dans la longue tradition de contrôle de la sexualité des femmes dans les sociétés patriarcales. *L'hypersexualisation ne décrit pas à une réalité objective ; plutôt le discours qu'il constitue exprime le rapport ambigu qu'entretiennent la société patriarcale et le mouvement féministe avec la sexualité des filles et des adolescentes. Dans les deux cas, il y a une incapacité à se représenter les adolescentes comme des sujets sexuels de plein droit, comme des sujets de désir. Les rapports sociaux fondés sur l'âge ne sont pas étrangers à cet état de fait et méritent selon moi d'être pris au sérieux et analysés avec distance critique.*

Pour la recherche féministe, l'impensé de la subjectivité sexuelle féminine adolescente pose un problème sérieux. Il semble exister une difficulté importante à reporter la subversion radicale du rapport objet-sujet qui a caractérisé l'apport des études des femmes à la critique du paradigme positiviste de la science dans les pratiques de la recherche et de l'intervention féministes auprès des adolescentes. On l'observe dans la controverse sur l'hypersexualisation, les adolescentes sont produites comme des objets, non comme des sujets : objets de provocation, objets d'opprobre, objet de contrôle et de surveillance, objets de la manipulation des médias, de la mode et des vedettes de la pop américaine. J'ai suggéré dans mon ouvrage, que cet « impensé de la subjectivité sexuelle adolescente » était attribuable à des rapports sociaux fondés sur l'âge qui agissent comme un *obstacle épistémologique et relationnel invisible* qui n'a pas été suffisamment problématisé dans les écrits savants. Cette ambiguïté du rapport entre féminisme et sexualité adolescente ne tient pas seulement à une aporie intellectuelle ou à une lacune purement analytique ; elle est profondément liée à la dimension affective de la recherche féministe : recherche par les femmes, sur les femmes, pour les femmes, la recherche féministe est, on le sait, engagée.

En tant que femmes, en tant que féministes, nous sommes toujours émotionnellement engagées d'une quelconque manière dans nos rapports avec des adolescentes, à commencer parce que l'on a toutes été des adolescent.e.s et qu'on peut difficilement ignorer cette connaissance antérieure subjective et socialement située. On est également engagées dans une relation, imaginaire ou réelle, avec les adolescentes, puisque en tant qu'adultes, en tant que féministes, on se projette plus ou moins consciemment dans un rôle de protectrice, de conseillère, de sœur, de mère...

Force est d'admettre que nos mots et nos attitudes peuvent difficilement projeter une image positive de la sexualité, une image qui s'éloignerait de la conception dominante négative, risquée et pathologique, alors qu'on a une connaissance aigüe, parfois même intime, de la violence envers les femmes qui s'exerce sur le terrain de la sexualité. Plus ou moins consciemment, on a l'impression que notre responsabilité première est de protéger « nos » filles. Je crois qu'il est important et nécessaire de le faire. Cependant, je tiens à souligner qu'il n'est pas anodin que cet adjectif possessif « nos » soit omniprésent dans les discussions qu'ont les adultes à propos de la sexualité des adolescent.e.s. Qu'est-ce qui nous fait penser que les adolescentes sont « nos »

adolescentes sinon que nous entretenons avec elles un rapport affectif qui les campe dans le rôle de petites filles ayant besoin d'être protégées ? Ce petit mot, anodin en apparence, exprime une relation asymétrique qui demeure cachée tant qu'on n'a pas interrogé le rôle que joue l'âge en tant que rapport diviseur et hiérarchisant du social. Autrement dit, tant qu'on n'a pas réfléchi à l'essentialisation de l'âge de la même manière qu'on a analysé l'essentialisation de la différence sexuelle dans la pensée occidentale et les pratiques sociales.

Le rapport égalitaire, de sujet à sujet, que préconise la recherche et l'intervention féministes constitue un énorme défi qui nécessite des analyses qui tiennent compte des rapports sociaux d'âge et de sexe. Car pour penser les adolescentes comme des sujets sexuels de plein droit, reconnaître leur subjectivité sexuelle et leur droit au plaisir et au désir, nous avons besoin de nous donner les moyens intellectuels et les dispositions affectives nous permettant *d'imaginer* cette possibilité. La réflexivité critique semble pouvoir être un atout pour arriver à créer des représentations, des récits et des visions alternatives de la sexualité féminine. Elle peut déjà être enclenchée en commençant par admettre que l'expression sexuelle des adolescentes à travers une tenue vestimentaire révélatrice signifie peut-être autre chose qu'un indice de victimisation sexuelle ou d'influence malsaine de la part des médias, de la mode et ou encore, du cercle des amis. Au fond, la vision négative, dangereuse et malade de la sexualité adolescente que l'on cherche à transcender dans cette table ronde n'exprime pas tant la misère sexuelle des adolescentes que le malaise de ceux et celles qui la produisent.

Cette communication a été préparée à partir de mon ouvrage :

Caron, Caroline (2014) *Vues, mais non entendues. Les adolescentes québécoises et l'hypersexualisation*. Québec : Presses de l'Université Laval.
<https://www.pulaval.com/produit/vues-mais-non-entendues-les-adolescentes-quebecoises-et-l-hypersexualisation>